Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

17 | 2013

Varia

Wim VAN BINSBERGEN (éd.), *Black Athena Comes of Age. Towards a constructive re-assessment* & Daniel ORRELLS, Gurminder K. BAMBRA, Tessa ROYNON, *African Athena. New Agendas*

Claudine Leduc

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4248>

DOI : 10.4000/anabases.4248

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 270-273

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Claudine Leduc, « Wim VAN BINSBERGEN (éd.), *Black Athena Comes of Age.*

Towards a constructive re-assessment & Daniel ORRELLS, Gurminder K. BAMBRA, Tessa ROYNON, *African Athena. New Agendas* », *Anabases* [En ligne], 17 | 2013, mis en ligne le 01 avril 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4248> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.4248>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Wim VAN BINSBERGEN (éd.), *Black
Athena Comes of Age.
Towards a constructive re-assessment &
Daniel ORRELLS, Gurminder K.
BAMBRA, Tessa ROYNON, African
Athena. New Agendas*

Claudine Leduc

RÉFÉRENCE

Wim VAN BINSBERGEN (éd.), *Black Athena Comes of Age. Towards a constructive re-assessment*, Berlin, LIT Verlag, 2011, 367 p.

39, 90 euros / ISBN 978-3-8258-4808-8.

&

Daniel ORRELLS, Gurminder K. BAMBRA, Tessa ROYNON, *African Athena. New Agendas*, Oxford, Oxford University Press, Classical Presences, 2011, 469 p.

90 livres / ISBN 978-0-19-959500-6.

Martin Gardiner Bernal a publié, entre 1987 et 2006, trois ouvrages (*The Afroasiatic Roots of Classical Civilisation*, 1987 ; *The Fabrication of Ancient Greece. 1787-1987*, 1991 ; *The archaeological and Documentary Evidence*, 2006) réunis sous l'égide de *Black Athena*, une figure de la fille de Zeus et un titre, disait R. Youg son éditeur (vol. II, p. 413), « snappy that no one could forget ». L'auteur, qui est lui-même issu du sérail de Cambridge (il est fellow de King's College), cumule alors dans l'Université les charges de Ph.D, spécialisé dans l'histoire intellectuelle de la Chine et de ses connections avec l'Occident (*Chinese socialism before 1913*), et de professeur adjoint au Centre des *Near Eastern Studies*.

La réception universitaire de *Black Athena* ayant été tumultueuse, entre pinacle et gémonies, M.G.B. a tenu à plusieurs reprises à replacer lui-même cette figure de proue, à laquelle il lui arrive de joindre Apollon, dans son véritable contexte (voir I, p. 91-98). La fille de Zeus, dit-il, n'est génétiquement ni noire ni africaine. C'est la figure emblématique d'une étude des projections afro-asiatiques sur les balbutiements de la culture occidentale, des projections que les chercheurs traditionnels – les « classicists » – auraient ignorées ou minimisées pour « blanchir » les origines de la miraculeuse suprématie de l'Europe. Faire de la blonde et virginale guerrière, passant pour être la divinité la plus indo-européenne de la tradition classique, le prototype des connexions originelles entre les cultures africaines et helléniques, c'est s'attaquer à la rhétorique du miracle grec fondateur et justificateur de la suprématie occidentale et croiser le fer avec un lectorat susceptible de partager ce point de vue. Dix ou vingt ans après, noire et/ou africaine, *Black Athena* est toujours à l'ordre du jour. Les deux ouvrages recensés rassemblent, autour de celles de M.G. Bernal, les communications présentées à deux conférences aux objectifs très différents. Le premier ouvrage procède d'une rencontre qui a eu lieu en 1999 au Centre d'études africaines de Leyden, à l'initiative de W. van Binsbergen, un africaniste. Les participants, tous germanophones, entendaient procéder à une « évaluation » scientifique de la contribution de *Black Athena* à notre système de connaissances. Le second ouvrage procède du colloque international qui a eu lieu à Warwick en 2008 et met en évidence le contexte universitaire et culturel dans lequel s'intègrent les « connections » afro-helléniques proposées par M.G. Bernal, celui de la *World History*. Ce courant, institutionnellement consolidé à Londres et à Berkeley depuis les années 1980, s'est ancré dans les périodes moderne et contemporaine et dans trois projets historiographiques : l'expansion européenne, la colonisation de l'Atlantique Nord et l'histoire de l'océan Indien. L'« Histoire globale » s'attaque à la rhétorique du miracle européen qui assigne aux sociétés d'Asie et d'Afrique un rôle de figurants passifs, les exclut du grand récit de la marche du monde vers la modernité et explique ainsi les raisons de la généralisation quasi planétaire de la domination occidentale. Le domaine de questionnement que préconise cette école est celui des premières rencontres entre le monde européen et les sociétés « locales ». Ces études, fondées sur le croisement des sources européennes et des sources « indigènes », montrent que les sociétés dans lesquelles se sont insérés les Européens n'ont pas été les objets passifs et impuissants d'un processus d'acculturation, mais qu'elles ont participé à la fabrication « connectée » des mondes nouveaux (voir S. Subrahmanyam, *Exploration in Connected History*. I. *From the Tagus to the Ganges*, Oxford, 2004 ; II. *Mughals and Franks*, Oxford, 2005). Il est évident que les tenants de la *World History*, surtout lorsqu'ils étaient afro-américains, ne pouvaient qu'être séduits par la thèse d'un chercheur parfaitement intégré dans l'institution universitaire qui leur apportait les « preuves » d'une culture occidentale « connectée » dès l'origine. Dans les quelques pages d'ego-histoire (« Afterword » p. 398-413) où il retrace son trajet de chercheur délibérément atypique entre Cambridge et Cornell, M.G. Bernal laisse entendre que, s'il a pris très tôt ses distances avec les « classicists libéraux et sympathiques » de Cambridge, son rejet de la rhétorique de la supériorité de la civilisation occidentale, que consolida encore la façon dont fut justifiée la guerre contre l'Irak en 1991, remonte en fait à ses premiers contacts – en 1973, alors qu'il était à Cornell en tant que *guest* à la *Student House* Telluride – avec les disciples de Leo Strauss. Chez les « nouveaux conservateurs », dit-il, la conviction de la supériorité de l'Européen blanc coexistait souvent avec leur sionisme. Pour eux, la marche du monde vers la modernité dépendait de deux cultures, voire de deux races,

les Aryens et les Sémites. Elle débute donc vers 300 av. J.-C. avec la conquête d'Alexandre qui les met en contact.

Ces deux ouvrages posent une question. Certes, *Black Athena* a incontestablement impulsé la recherche historiographique en invitant à une relecture de la fabrication, aux XIX^e-XX^e siècles, de l'« *Ancient Greece* » (colloque de Warwick), mais est-il possible d'affirmer que le rôle d'éclaireur qui lui est attribué est fondé sur une méthode de recherche incontestable et sur une contribution scientifique novatrice (conférence de Leyde) ?

M.G. Bernal estime que la connexion afro/hellénique est une « archaeological and documentary evidence » et sa méthode consiste à en avancer toutes les preuves disponibles. Mais il accorde une place essentielle aux preuves linguistiques (I, p. 65-98) – il est vrai qu'il est un multilinguiste insatiable et passionné ! Il s'agit de repérer, dans les textes grecs les plus anciens, des mots ayant des racines « afroasiatic ». Ce terme technique, dit-il, couvre les langues de l'Égypte et du Levant sémite, mais « je me range au consensus qui veut que l'afroasiatique débute en Afrique, soit en Éthiopie, soit dans la haute vallée du Nil, une région habitée par les Nilo-Sahariens, [...] qu'il vient du sud et que l'égyptien vient de cette direction ». Telle est la preuve majeure de la connexion : Athéna et Neith (la déesse de Saïs) portent le même nom et le Parthénon est le temple de Neith (p. 91). Il est donc dans l'ordre des choses que la conférence de Leyde se soit interrogée sur la contribution de *Black Athena* à la connaissance des deux cultures connectées. A. Egberts (« Neith and Athena Reconsidered ») doute de la validité de ce rapprochement étymologique. J. Best (« The Ancient Toponyms of Mallia ») et F.C. Woudhuizen (« The bee-sign ») s'accordent sur une hypothèse, qui est au reste l'objet d'un consensus, celle de l'influence égyptienne sur les hiéroglyphes crétois. W. van Beisbergen (« Alternative Models of Intercontinental Interaction Towards the Earliest Cretan Script ») s'interroge sur les voies de pénétration de l'« afroasiatic » en Crète et se prononce sur un itinéraire Égypte-Byblos-côte d'Anatolie-Crète. J.H. Blok (« Proof and Persuasion in *Black Athena* ») revient sur la lecture à charge que M.G. Bernal fait des grands maîtres du XIX^e s., en particulier de K.O. Müller, et estime que l'accusation de racisme doit être au moins vérifiée. Enfin W. Binsbergen (« The Limits of the *Black Athena* Thesis of Afrocentricity as Empirical Explanatory Models ») donne une conclusion générale. La thèse de *Black Athena* éclaire, dit-il, de façon saisissante la force vitale de l'Afrique, sa contribution initiale à la culture globale du néolithique et de l'âge du bronze, mais échoue à apprécier ses réalisations culturelles aussi bien que son évolution pendant le récent millénaire.

Pour les coordinateurs de *New Agendas*, peu importe que la méthode de M.G. Bernal ne lui impose pas de croiser systématiquement les sources et que les connexions entre la culture des sociétés égéennes et les cultures afro-asiatiques soient, depuis très longtemps, l'objet d'un consensus incontestable et incontesté. Pour eux, l'apport de *Black Athena* ne concerne pas l'histoire, mais la fabrication de l'histoire. Parce qu'il entend démontrer que les « mythes » du miracle grec et de la supériorité de la civilisation occidentale avaient dissimulé la connexion originelle des cultures grecque et afro-asiatique, ce que prouve la collecte des preuves factuelles, l'ouvrage est érigé en prototype de l'Histoire globale. Il stimulerait la méthode d'analyse de toutes les connexions culturelles, en imposant une confrontation entre les « mythes » et les faits historiques. Cette problématique, qui nécessite la prise en considération du contexte géographique, politique et social de l'élaboration des fictions raciales ou culturelles, élargit le champ d'investigation à la prospection de sources encore négligées et l'ouvre

sur des questions nouvelles : le mythe de l'afrocentrisme est-il culturellement et politiquement un mythe viable pour la modernité ? La culture africaine interpénètre-t-elle la vie et les arts des Africains, des Européens, des Caribéens, des Afro-Américains ? *Black Athena* offre-t-elle de nouvelles possibilités pour comparer les diasporas juive et américaine ? C'est dans ce cadre méthodologique que s'inscrivent les vingt-deux contributions de l'ouvrage dont la richesse et la variété interdisent tout compte rendu individualisé. Les coordinateurs ont choisi de les diviser en deux parties. La première, « Myths and Historiographies, Ancient and Modern », réunit les communications dont l'approche, essentiellement historique et sociologique, est centrée sur la diaspora africaine et sur la façon dont a été pensée, depuis l'Antiquité grecque et latine, la nature de la relation culturelle entre l'Afrique et l'Europe. La seconde partie, « Classical Diaspora, Diasporic Classics », est centrée sur la littérature et consacre des pages passionnantes à la perception de la « négritude » dans la littérature classique et à la réception de l'Antiquité gréco-latine dans le monde colonial.

Le devenir de *Black Athena* se révèle donc très loin des préoccupations initiales d'une « classicist » fascinée par une des figures de l'énigmatique configuration divine nommée Athéna, celle de la très athénienne vierge à l'olivier. La question des origines est-elle primordiale ? L'ouverture de la Crète vers l'Égypte, Byblos, la côte anatolienne est une « archaeological and documentary evidence » au moins depuis les comptes rendus de fouilles d'A. Evans (1930). Il est certain qu'Athéna et son *elaia* (l'olivier domestique est de genre féminin !) portent des noms qui ne sont pas grecs. Sont-ils afro-asiatiques ? Le problème est peut-être moins la question de leurs noms à toutes deux que celle de leur enracinement dans l'organisation palatiale des sociétés du second millénaire. Athéna appartient au système polythéiste des palais de Cnossos et de Mycènes. Les savantes techniques de la domestication de son arbre favori ont été découvertes au Proche-Orient à la fin du néolithique. Elles sont connues en Crète, certainement par l'intermédiaire de l'Égypte, dès le chalcolithique et l'huile d'olive joue un rôle essentiel dans l'économie palatiale pendant tout le second millénaire. Est-ce un hasard si la seule organisation palatiale qui ait perduré après la destruction des sites mycéniens, celle des Athéniens, soit justement au commencement d'une cité qui sera, au premier millénaire, la seule à se structurer politiquement et religieusement autour d'Athéna et de son olivier ?

AUTEURS

CLAUDINE LEDUC

« Classicist », Université de Toulouse (UTM)

jobleduc@wanadoo.fr